

La Compagnie Nokonok Théâtre
propose une lecture de *Rosa*,
un texte de Maurice Pons



Je les ai rencontrés, vos militaires, là-bas,
chez Rosa, je les ai serrés dans mes bras.
Peut-être jugez-vous que j'ai trahi, que je me suis
trahi ? Non pas. Ils ont trouvé, ils ont choisi,
ce que tout homme cherche au fond de lui,
sans le savoir. Ils ont ouvert un chemin
exemplaire, devant quoi tous les
chemins s'arrêtent et saluent !



Lecture musicale *avec*
Nathalie Bauchet, comédienne
Marie Bersoux, comédienne
et musicienne (Basson, Clarinette)
Francisco Cabello, comédien
et musicien (Bandonéon)

Maurice Pons

Né un 14 septembre au 14 de la rue Saint-Maurice à Strasbourg. Fils d'Emile Pons, universitaire, éminent Swiftien et ami de Jules Romains, Maurice Pons a voué très tôt toute sa vie à l'écriture.

Publié chez Julliard dès 1951 (*Métrobate*), ses angoisses de jeune écrivain seront atténuées en regardant admiratif la couverture sable de son premier livre, ornée d'une lettrine rouge, corps quarante-huit... A l'époque, comédien tournant dans le monde entier, journaliste, il sera vite reconnu comme un écrivain par les écrivains qu'il admire. A la publication des *Virginales*, tout s'accélère. De ce recueil de nouvelles, François Truffaut réalisera son premier court-métrage *Les Mistons* qui préfigure les *400 coups*. Cette époque joyeuse et mondaine, illuminée par la présence d'Aniouta Pitoëff à ses côtés, lui fait multiplier les rencontres.

De sa retraite du Moulin d'Andé qu'Obaldia lui a fait découvrir et où ses familiers s'appellent Pérec, Dubillard, Adamov..., il continue son oeuvre protéiforme. Comme le dit Paul Fournel, romancier, il témoigne (*Le Passager de la Nuit*) aussi bien qu'il construit des univers imaginaires (*Les Saisons*) ou des fantaisies (*Rosa*). Nouvelliste, il traite la demi-

teinte et la surprise (*Douce-Amère*). Là où le stylo ne va pas, il filme (*La Dormeuse*). Là où il reconnaît le talent lointain, il traduit (Jerzy Kozinsky et Norman Mailer). Il fait tout cela avec élégance et précision, avec générosité et invention et avec une modestie qui met sur le sommet de son oeuvre essentielle une délicate cerise.

Il faudrait ajouter sa pierre à la publication de l'oeuvre de Swift dans la Pléiade, sa pièce de théâtre *Chto!* sans oublier son aide précieuse à Simone Signoret pour enfanter *La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était*. Outre Truffaut et Rossellini, il est très lié au monde du cinéma - ses amis sont Rappeneau, Cavalier, Enrico pour qui il a écrit le scénario de *La Belle Vie*.

Curieux, enthousiaste, chaleureux, Maurice Pons n'a de cesse d'apprivoiser l'horreur, de transcender le quotidien pour s'émerveiller, pour nous émerveiller.

bibliographie

- Métrobate*, Julliard, 1951
*Virginales**, Julliard, 1955 ;
Christian Bourgois, 1983
Le Cordonnier Aristote, Julliard, 1958
La Vallée, Les lettres nouvelles, 1960
*Le Passager de la Nuit**, Julliard, 1960
*Les Saisons**, Julliard, 1965 ;
Christian Bourgois, 1975 ; 10/18, 1983
*Rosa**, Denoël, 1967 ; Folio, 1975
*Mademoiselle B.**, Denoël, 1973 ; Folio, 1986
*La Maison des Brasseurs**, Denoël, 1978
*La Psychiatrie à visage ouvert**,
Cyrille Koupernik/Maurice Pons,
Mercure de France, 1979
Pourquoi pas Métrobate, Balland, 1982
*Douce-Amère**, Denoël, 1985 (Grand Prix de la
Nouvelle de l'Académie Française 1985)
*François Truffaut « Les Mistons »**,
éd. par Bernard Bastide, Ciné-Sud, 1987
Août 1957, F. Truffaut tourne à Nîmes son premier
film, un court métrage avec Bernadette Lafont,
Gérard Blain et cinq garnements, les « mistons ».
Sont regroupés ici la nouvelle de Maurice Pons
(dont est tiré le film), le découpage,
l'accueil de la critique.
*Embuscade à Palestro**, Le Rocher, 1992
*Le festin de Sébastien**, Le Dilettante, 1999
*Souvenirs Littéraires et quelques autres**,
Le Rocher, 2000

A propos de Maurice Pons,
*Écrivains contemporains : Madeleine Bourdouxhe,
Paul Guimard, Maurice Pons, Roger Vailland**,
Jacques Layani, L'Harmattan, 1999

Traductions par Maurice Pons
de Tennessee Williams,
La Statue mutilée, nouvelles, Laffont, 1959
Le Boxeur manchot, nouvelles, 10/18, 1981
Toutes ses nouvelles, Laffont, 1989

Visite au Moulin d'Andé

L'auteur culte des *Saisons* s'est retiré il y a quarante ans dans un moulin normand du XVe siècle.
Portrait d'un écrivain qui a mené une vie
« *complètement incohérente* ».

Un jour, au début des années 1960, Maurice Pons est venu se réfugier au Moulin d'Andé dans un état d'angoisse extrême. Il n'était alors qu'un jeune plumeux de talent, révélé par l'éditeur René Julliard, aimé des critiques et des femmes, auteur d'un court roman insolent inspiré de Stendhal, « Métrobate » (1951), et d'un recueil de nouvelles, « Virginales » (1955), plein de jeunes filles en fleurs, agréablement perverses et polymorphes - recueil qui eut l'heur de déplaire à François Mauriac, ce qui le mit à la mode. Né à Strasbourg dans les années 1920, « un 14 septembre, au 14 de la rue Saint-Maurice », quatrième d'une famille de six enfants, le petit Maurice avait eu la chance d'être initié aux mondes parallèles du grand Jonathan Swift par son père, Emile, un éminent boursier de la République originaire de Névache, « *petite commune des Hautes-Alpes, perdue au fond d'une vallée glaciaire* », qui avait intégré l'ENS avant d'être reçu premier à l'agrégation d'anglais. A la maison, nourris des aventures de Gulliver, les petits Pons ne jouaient pas aux gendarmes et aux voleurs, mais aux

Houyhnhnms et aux Yahoos. « *Je savais déjà qu'il faut, dans l'illogisme, une logique rigoureuse, et dans le fantastique un réalisme minutieux* », écrira Maurice Pons en 2000 dans ses « Souvenirs littéraires ».

Mais il ne s'attendait pas à cette révélation des abîmes, à cette grande bascule, à cet accident existentiel qui a bouleversé sa vie, qui a tout chamboulé, inversé toutes les lois. Ainsi, le réel était atroce, l'atroce était réel. L'armée française torturait les paysans algériens. La Shoah avait eu lieu. Les assassins proliféraient. « *J'ai connu l'enfer du soleil sur le désert. J'ai vu se craqueler des ossements de fleurs et des corps de jeunes filles s'effriter en poudre et disparaître dans le sable. J'ai entendu le sable hurler sous la brûlure du soleil...* », dira le Siméon des « Saisons ». Ainsi, il fallait mourir avant de naître, « *tel un insecte happé par le pare-brise d'une Mercedes 220/SL* » ! Mais inversement, on pouvait naître adulte et tout habillé, couvert de glaires et de sang ! Il n'y avait plus qu'une solution à la douleur de vivre : changer le sens du temps, retourner dans la matrice. Mourir, naître, dormir, rêver... Et puis, écrire peut-être !

C'est ainsi, couvert d'invisibles balafres, assoiffé de tendresse, que Maurice Pons s'est installé à demeure dans ce vénérable moulin normand datant du XV^e siècle, posé comme un bracelet de pierraille sur un méandre de la Seine, dans la commune d'Andé, non loin de Louviers. Son amie Suzanne Lipinska avait hérité de ce lieu poétique et plein d'espoir. Déjà, elle

organisait des fêtes, s'efforçait d'attirer au Moulin les écrivains et les artistes. « *Des hommes de théâtre, des cinéastes, des musiciens, des peintres ne tardèrent pas à rejoindre ce petit phalanstère. Les chambres n'étaient pas nombreuses. On tenta d'aménager le grenier, de rendre habitable la remise, d'organiser la vie* », écrit-elle dans sa préface à un livre collectif publié en 1992 (« Le Moulin d'Andé », Quai Voltaire). Séduits par le charme puissant du Moulin et de ses habitants, les artistes allaient y venir en nombre et en qualité au cours des années, le transformant en un haut lieu mythique dédié à la fécondité de l'esprit. Cinéastes débutants comme François Truffaut, Jean-Paul Rappeneau, Alain Cavalier, Marin Karmitz, Robert Enrico ; gens de théâtre comme Ionesco, Beckett, Weingarten, Adamov, Dubillard, Pinget, Marguerite Duras ; écrivains comme Georges Perec, Jacques Roubaud, François-Régis Bastide ; philosophes comme Kostas Axelos ; psychiatres comme Cyrille Koupernik... Une troupe de théâtre, « la Pie rouge », fit du Moulin d'Andé son quartier général. Quelques années plus tard, la musique allait prendre possession des lieux ; les pianos se multiplièrent, une salle de spectacles fut aménagée pour les concerts, qui devinrent hebdomadaires. Puis fut créé un Centre d'écritures cinématographiques offrant des résidences aux scénaristes...

Et pendant ce temps, sous la férule de Suzanne Lipinska, les bâtiments croissaient et se multipliaient dans la campagne, discrets, l'air d'avoir toujours été là, dans la proximité du fleuve,

sous les vastes frondaisons. Aujourd'hui comme hier, au Moulin d'Andé, on se croit dans un hameau, on se promène dans l'île aux chèvres, on mange des tartines à 5 heures, on bavarde, on fait la sieste, on compose, on écrit. C'est donc là, dans le phalanstère de Suzon, sous la protection ancestrale des meuniers, que Maurice Pons s'est mis à écrire « *pour de vrai* », dans un grand défi rimbaldien, pour raconter ce que l'homme a cru voir.

« *J'ai vraiment eu une vie complètement incohérente...* », dit Maurice Pons aujourd'hui, avec un sourire incrédule, un étonnement timide devant sa propre destinée. Il évoque cette période où il a brusquement cessé de « *jouer au petit dandy de droite, au hussard de la littérature* » pour devenir l'un des courageux signataires du Manifeste des 121 sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie, un écrivain résolument engagé à gauche, auteur de deux livres subversifs, « *Le Cordonnier Aristote* » (Julliard, 1958), rebaptisé en 1992 « *Embuscade à Palestro* » (Editions du Rocher), et surtout le bouleversant « *Passager de la nuit* » (Julliard, 1960). « *Je me réjouissais de savoir que mes livres circulaient jour et nuit, de cellule en cellule, à Fresnes, à la Santé, à la Roquette, à Fleury-Mérogis, où étaient incarcérés mes amis, français et algériens.* » Entré en politique par la porte du courage, Maurice Pons avait su donner une forme romanesque à son exigence de justice. Mais il lui restait à explorer les racines du mal, à plonger en enfer ; il lui restait à écrire « *Les Saisons* ». Le texte s'impose à son

auteur et à son lecteur comme un cauchemar définitif. Il ne peut être lu que d'une voix blanche, par des lèvres gelées, dans une vallée profonde et privée d'horizon. On ne peut évoquer sans émotion le calvaire de Siméon l'écrivain, porteur d'une « *cargaison illicite de papier drelin* », sacrifié sur l'autel de sa vision. Mais comment Maurice Pons, ce jeune homme bien élevé, avait-il pu écrire ces pages d'un réalisme à crier, des pages qui vous griffent les yeux, qui vous bombardent le cerveau, des pages à hurler ?

« *J'ai toujours voulu être un écrivain, et rien d'autre qu'un écrivain* » nous confie Maurice Pons au Moulin d'Andé pendant la promenade rituelle d'après-dîner, entre amis, jusqu'au petit kiosque romantique d'où l'on peut surveiller le fleuve dans sa plus grande largeur, là où passent les péniches. Il se compare à un vannier, à un artisan. « *Ecrire, c'est pour moi aligner les voyelles et les consonnes dans un certain ordre pour en faire des corbeilles de beauté.* » Telle fût son unique, très modeste et très haute ambition littéraire. Précision. Ciselure. Ajustage. Minutie. Horlogerie. Pointe sèche. La précision la plus grande, consacrée à décrire ce qui ne se peut regarder en face. L'enfer et le paradis. La géographie exacte de l'intérieur du ventre de Rosa qui aime les militaires, ses pâturages, ses labours, ses bords de mer... Ou les accidents de voiture, la forme exacte des tôles enchevêtrées, des os brisés, des chairs éclatées... « *Et à travers cette horreur, atteindre la beauté, une beauté qui purifiera le monde, qui en fera sortir tout le pus, mot à mot,*

goutte à goutte, comme d'une burette à huile. » Tel est le manifeste littéraire de Siméon-Maurice Pons. « *Mais je n'écris plus* », ajoute Maurice Pons en riant. « *Personne ne sait, personne ne veut savoir de quelle obstination forcenée dans le désœuvrement, de quelle contrainte, de quelle rigueur quotidienne il faut faire preuve, pour s'empêcher chaque jour d'écrire !* » On attend la suite.

Catherine David,
Le Nouvel Observateur,
20-26 mars 2003

A propos de *Rosa*

Au cours des années soixante, je publiai, en trois épisodes, dans la très sérieuse et très peu littéraire revue *Les Temps modernes*, que dirigeait alors J.-P. Sartre, un récit très littéraire et très peu sérieux. Soucieux de lui donner un petit air philosophique, nous l'avions intitulé : *Rosa et le bonheur des hommes*. Aujourd'hui encore, il m'arrive de rencontrer d'éminents lecteurs des *Temps modernes*, plus intéressés, en général, par le logos que par les fantaisies romanesques - ethnologues, psychologues et autres politologues - qui se souviennent de s'être joyeusement laissé prendre au piège de ma chronique historico-métaphysique.

Peu après, le roman sortait en librairie. Il avait bien fallu lui trouver un vrai titre. Après trois semaines d'incertitudes, je m'étais limité à trois douzaines de titres possibles dont j'avais minutieusement dressé la liste exhaustive : *Une certaine Rosa*, *La Taverne de Rosa*, *Rosa*, *La Tavernière*, *Rosa et les dix-sept soldats*, *Rosa de Wasquelham*, etc. En fin de compte, nous avons adopté un titre un peu plus long, il est vrai, mais bien dans la tradition du roman français du XVIIIe siècle : *Chronique fidèle des événements survenus au siècle dernier dans la principauté de Wasquelham comprenant des révélations sur l'étrange pouvoir d'une certaine Rosa qui faisait à son insu le bonheur des plus malheureux des hommes*. Ouf ! La seule longueur du livre, comme le signalera plus tard, avec humour, un très honorable académicien français.

Dans l'édition « dite de luxe », tirée à quinze exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, ce seul titre, composé en Elzévir corps 8, figurait en noir sur la couverture blanche. Parfait. Mais pour l'édition « dite courante », il me fallut céder aux impératifs dits commerciaux et accepter que ce même titre, composé cette fois en Caslon corps 18, fût surmonté du mot *Rosa* en corps 36, orné d'une lettrine *R* enluminée corps 72, et agrémenté d'une vignette en encorbellement, non point de roses mais de coquillages et de pistils, colorée non point en rose mais en un joli mauve bleuté.

Résultat de ce coup de génie typographique : le livre fut aussitôt baptisé *Rosa* tout court par les critiques, les libraires et les lecteurs. On imagine mal, en effet, qu'un lecteur entre dans une librairie pour demander à son libraire : « Avez-vous *Chronique infidèle des événements arrivés dans la Royauté* de c'est comment déjà qu'elle s'appelle ? »

Car on commençait, contre toute attente à parler de *Rosa*, à acheter et à lire *Rosa*. Mes éditeurs n'en revenaient pas. Ils n'aimaient guère mon livre, ni son emballage ni son contenu, et j'en étais quelque peu dépité. Après la mort prématurée de René Julliard j'avais négocié un douloureux divorce avec la maison d'édition pour contracter un nouveau mariage avec les éditions Denoël et c'est tout juste si, du haut en bas de la maison de la rue Amélie, on ne dénigrait pas le somptueux cadeau de nocces que j'avais apporté, cette corbeille de *Rosa*, libre de toute hypothèque.

Le succès venait, les ventes progressaient, et mes éditeurs jugèrent bon de rejoindre le chœur des zélotes pour chanter à l'unisson l'*Ave Rosa*. Ils décidèrent de procéder à de nouveaux tirages. Il était trop tard pour changer le titre, mais ils proposèrent généreusement d'habiller en hâte le volume d'une jaquette illustrée quadricolore. *Che orrore !* Je tenais beaucoup à ma désuète couverture typographique et à son titre intégral. Je suggérai simplement de supprimer en bas de page le mot *Denoël*, qui se fondait malencontreusement dans le titre. Même caractère, même corps. Je ne voulais offenser personne, mais éviter que le lecteur, en arrêt devant une vitrine, ne puisse penser que *Rosa* faisait à son insu le bonheur des plus malheureux des hommes de Noël... Ma suggestion ne fut pas retenue, et *Rosa* poursuivit sa carrière dans sa robe de baptême, jusqu'à épuisement total.

Toujours à propos de *Rosa*

Parmi les premiers lecteurs de mon livre, et parmi les plus fervents, figurait Roland Petit, qui m'avait aussitôt fait part de son désir de « *faire un jour quelque chose avec Rosa* ». Quinze ans plus tard, sans crier gare, il m'invitait à venir à Marseille, où j'assistai, dans l'éblouissement et dans la salle marbrée de l'Opéra national, à la création de son nouveau ballet : *Rosa*. Un rideau de scène de quatre mètres de haut, peint par le grand peintre allemand Paul Wanderlick, déployait ses vagues et ses ailes et s'ouvrait sur un monde biologique éclaté. Une nouvelle Rosa, écorchée vive et néanmoins sereine, apparaissait soudain, parée de tous ses atours physiologiques, portant son ventre clos et son cerveau nu, comme des bijoux antiques. Néfertiti céleste, d'avant l'invention de l'Égypte, dont les éditeurs ne purent faire moins que s'emparer, pour illustrer la jaquette d'une nouvelle édition, épuisée, elle aussi, à son tour.

Jean-Paul Sartre assurait que les écrivains d'âge mûr n'aiment pas qu'on les félicite de leurs premières œuvres. Pour lui, son meilleur livre était toujours celui qu'il était en train d'écrire.

Pour moi au contraire, qui écris assez peu — c'est le moins que je puisse dire ! —, rien ne me semble plus réconfortant que de voir mes premiers ouvrages appréciés encore et réédités, année après année. C'est la meilleure façon de les empêcher de mourir, c'est ma façon à moi de ne pas vieillir, de retrouver,

avec des générations de nouveaux lecteurs, la fervente espérance du débutant, que, comme tout écrivain, j'ai bien dû commencer par être. C'est ma façon aussi de m'inscrire en faux contre une certaine tendance éditoriale d'aujourd'hui, qui affecte de ne s'intéresser qu'aux « nouveautés » et qui vise à diffuser les livres un peu comme les yaourts ou les médicaments, avec la rituelle et pressante recommandation aux acheteurs « *A consommer dans les six semaines* ».

Rosa, extrait

Assise sur un haut tabouret devant ses tonneaux, Rosa, la tavernière, remplissait les bocks au robinet, en raclait la mousse avec une réglette et les déposait sur le large comptoir de bois mouillé, avec une satisfaction visible. Auprès d'elle, un homme de peine, en tablier bleu, rinçait les verres dans un bac. Les deux officiers, que certains soldats reconnurent aisément malgré leur travesti civil, se défirent de leurs pelisses et prirent place à une petite table carrée, au fond de la salle. Ils commandèrent de la bière à la serveuse et se mirent en devoir de dévisager attentivement la patronne. C'était une femme superbe, en pleine maturité, quelque peu plantureuse. Elle avait un visage de feu, de grands yeux noirs et ardents, la bouche rouge et charnue, une exubérante chevelure noire laissée à la sauvage sur les épaules, mais dans laquelle elle avait piqué, avec un peigne, une rose rouge épanouie. Elle transpirait, et une mèche rebelle restait collée sur son front et sur sa pommette droite. Elle était vêtue d'une ample robe noire, de belle étoffe soyeuse, suffisamment décolletée pour laisser découvrir une gorge abondante, rebondie, palpitante, qui tendait comme une voile le mince tissu de son corsage .../...

Interrogatoire de la femme Gurfinkel Rosa-Eléonore par le commandant Oscar Glupf, chef de la Prévôté militaire, par-devant M. le Colonel-Comte de Feldspath, commandant la Ière région militaire, en son bureau, le 6 janvier 1868.

Question : Vous vous appelez Gurfinkel Rosa Eléonore. Vous êtes née le 17 août 1831, à Bishofsheim, en Alsace. Votre père Gurfinkel Erkman était connu comme marchand de chevaux. Il est décédé le 11 décembre 1857 à Bishofsheim. Est-ce bien exact ?

Réponse : Si vous le savez, pourquoi vous le demandez ?

Question : Sur votre mère, nous ne savons rien. Avez-vous connu votre mère ?

Réponse : Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Où voulez-vous en venir ? Je suis majeure, non !

Question : Vous êtes majeure, en effet. Et célibataire, n'est-ce pas ?

Réponse : Ça vous intéresse ? C'est-y qu'un de ces messieurs voudrait me faire sa demande...

Question : Sa demande ?

Réponse : ... en mariage, j'imagine ?

Question : Vous êtes donc célibataire. Mais avez-vous des enfants ? des enfants naturels ?

Réponse : Vous croyez m'offenser ? Je vous réponds que non, je n'ai jamais eu cet honneur.

Question : Eh bien, vous vous êtes récemment rendue propriétaire d'un établissement de bière, à l'enseigne Chez Rosa, sis au 14 de l'Enfournerue.

A quelle date exactement vous êtes-vous établie à Wasquelham ?

Réponse : Vous le savez aussi bien que moi.

Je paye ma patente, non ? Alors, si vous voulez me chercher des poux...

Question : Nous y viendrons. Pourquoi vous êtes-vous établie à Wasquelham, alors que vous n'avez dans la capitale aucune attache familiale ?

Réponse : Comme vous le savez, Commandant, les villes de garnison, c'est bon pour le commerce.

Question : Il y a d'autres villes de garnison. En Alsace même : Strasbourg, Forbach, Metz... Pourquoi Wasquelham ?

Réponse : Et vous y êtes bien, vous, à Wasquelham! C'est une bonne ville, non?

Question : La question n'est pas là. Je vous demande : Qu'est-ce qui a déterminé votre choix ? A-t-on fait pression sur vous pour que vous vous établissiez à Wasquelham ?

Réponse : Qui pourrait faire pression sur moi ? Je suis libre et maîtresse de moi. Je suis venue à Wasquelham, parce qu'il y avait ce fonds à vendre, et qui m'intéressait.

Question : Eh bien, pour racheter ce fonds, vous avez emprunté une somme importante à la Banque Palatine de l'Archevêché.

Réponse : Oh là là ! Vous en savez des choses !

Mais alors vous savez aussi que j'ai signé des traites et que je rembourse tout, tout jusqu'au dernier thaler, avec les intérêts. Qu'est-ce qu'il y a à redire là-dessus ?

Question : On pourrait s'étonner de voir l'Eglise Palatine subventionner des tripots...

Le Coadjuteur n'a-t-il pas assorti son prêt de quelques conditions... disons politiques ?

Réponse : D'abord, mon établissement n'est pas un tripot. Ménagez vos expressions. C'est une maison honnête. Vous-même et le Commandant m'avez honorée l'autre soir de votre visite. Vous avez pu vous rendre compte par vous-même. Et ensuite je vous dirai que je ne fais pas de politique. Je ne sais pas ce que c'est, moi, la politique. Si un banquier me prête de l'argent, je prends l'argent et amen. Je ne regarde pas à la couleur de sa robe.

Question : Vous ne pouvez pas nier que vous cherchez à attirer chez vous des militaires...

Réponse : Je ne cherche pas à attirer les militaires, c'est faux ! C'est vrai que j'aime les militaires. Et que les militaires aiment la bière. Voilà tout.

Question : Ah! vous aimez les militaires ?

Réponse : Oui, j'aime les militaires ! Et alors? J'aime l'armée, j'aime les uniformes. J'aime que ma taverne soit remplie de tuniques et de shakos. J'aime le bruit des bottes et le bruit des sabres. J'aime les chansons et la fanfare. J'aime les défilés. Mon rêve, c'était d'être cantinière, en uniforme de cantinière.

Question : Vous aimez donc les militaires. Soit. Mais jusqu'à quel point ?

Réponse : Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Question : Eh bien, je serai plus clair : il semble que vous alliez jusqu'à inciter les hommes à la débauche.

Réponse : Je ne suis pas une putain, Commandant, si c'est ce que vous voulez dire ! Je n'ai pas peur des mots, moi. Non, je ne suis pas une putain ! Je suis une fille à soldats, si vous voulez.

Question : La différence ?

Réponse : La différence ? C'est que je prends qui me plaît et qui me veut. Mais pas pour de l'argent, Colonel, je vous le jure ! Pour le plaisir - et pour la gloire. De ma vie, je n'ai jamais couché avec un civil !

Question : Je vous en donne acte. Mais venons-en au point qui nous intéresse. Connaissez-vous le sergent-chef Ibrahim, du 24^e lanciers ?

Réponse : Je ne connais pas mes clients par leur nom. Je ne connais aucun soldat par son nom.

Question : Tout de même ! Vous reconnaissez que vous couchez avec les soldats et vous ne savez pas leurs noms ? Pas même leurs prénoms ?

Réponse : Ça n'a rien à voir. Ce que j'en fais, ce n'est pas pour la conversation .../...

Rosa, extrait

.../... Je suis Segesvar, celui qui n'a jamais menti. Ce que j'ai vu, je l'ai vu, j'ai fait alliance avec mes yeux, avec mes doigts... Et si vous ne me croyez pas, au moins faites confiance aux vôtres. Le capitaine Malard était des vôtres, je l'ai vu, je l'ai touché, il m'a pris dans ses bras. Vous ne le reverrez jamais, car il ne reviendra pas. Il a choisi les sentiers de Rosa, reniant ses galons, son régiment, sa patrie, son foyer, ses enfants, sans un regret, sans un regard. Et ce prêtre, à jamais reconverti dans une autre foi. Et tous vos soldats, nu-pieds, flottant dans leurs vareuses ouvertes, heureux, heureux enfin, eux qui ne l'ont jamais été. Je les ai vus, dans la mer des Calmes, dormant sous les floraisons sanglantes, bercés par les pulsations ; je les ai vus, déchaussés, endormis, béats, tenant leurs deux souliers sur le cœur. Des soldats redevenus des hommes et fleurs parmi les fleurs, dans leurs vestes écarlates, aux étamines d'or et d'argent. Et vous vous étonnez qu'ils vous échappent ! « J'enrage ! » me disiez-vous... Mais tout est clair. Voilà des mercenaires sans honneur ni joie de l'armée wasquel, la plus abjecte et la plus féroce de l'Europe entière, culbutée par l'ennemi sur tous les fronts de son histoire, entérinant les capitulations et les compromissions les plus honteuses, ne retrouvant sa morgue que pour mitrailler le peuple qu'elle devrait servir et défendre - voilà des soldats perdus, désenchantés, entraînés dans la turpitude pour oublier leur déchéance - et voilà que s'ouvre devant eux un

chemin de lumière. Rosa ouvre ses cuisses et le miracle s'accomplit : les derniers des hommes entrent à genoux dans un temple de paix et de joie, voués à tous les délices, à jamais préservés. Et vous comptez les récupérer ! Mais qu'avez-vous donc à leur offrir ? Quelle sorte de récréation offrez-vous aux hommes sur la terre, vous qui êtes le pouvoir, la richesse, et qui tenez les paysans en servage, les ouvriers au bagne et les poètes en prison. Vous et les vôtres, qui déjà déboisez les campagnes et asséchez les fleuves ! On me l'a dit, on me l'a dit, on me l'a dit... Voulez-vous faire du jardin des hommes un désert de rocailles et d'acier ? Avec des retraites aux flambeaux pour consoler le peuple. Voilà je vous ai tout dit. Vous savez maintenant où sont vos hommes. Je n'ai pas cherché à les trahir ni surtout à vous aider. Je sais que vous ne les retrouverez pas. Ils sont ailleurs et ils sont heureux. Si j'ai parlé c'est à seule fin de vous troubler, sinon de vous convaincre .../...